

PUBLICATIONS

DE LA

Société d'Histoire Naturelle de la Moselle

(Fondée en 1835)



PREMIÈRE SÉRIE

1 ^{er}	cahier	1841		7 ^e	cahier	1855
*2 ^e	—	1844		8 ^e	—	1857
*3 ^e	—	1845		9 ^e	—	1860
*4 ^e	—	1846		10 ^e	—	1866
*5 ^e	—	1849		11 ^e	—	1868
*6 ^e	—	1851		12 ^e	—	1870

DEUXIÈME SÉRIE

13 ^e	cahier	1874		19 ^e	cahier	1895
14 ^e	—	1876		20 ^e	—	1898
15 ^e	—	1880		21 ^e	—	1901
16 ^e	—	1884		22 ^e	—	1902
17 ^e	—	1887		23 ^e	—	1904
18 ^e	—	1893		24 ^e	—	1905

TROISIÈME SÉRIE

25 ^e	cahier	1908
26 ^e	—	1909
27 ^e	—	1911
28 ^e	—	1913
29 ^e	—	1921
30 ^e	—	1924
31 ^e	—	1926
32 ^e	—	1929

NOTA. — Les cahiers marqués d'un astérisque sont épuisés
Le prix des publications varie de 10 à 15 francs.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE

DE LA

MOSELLE

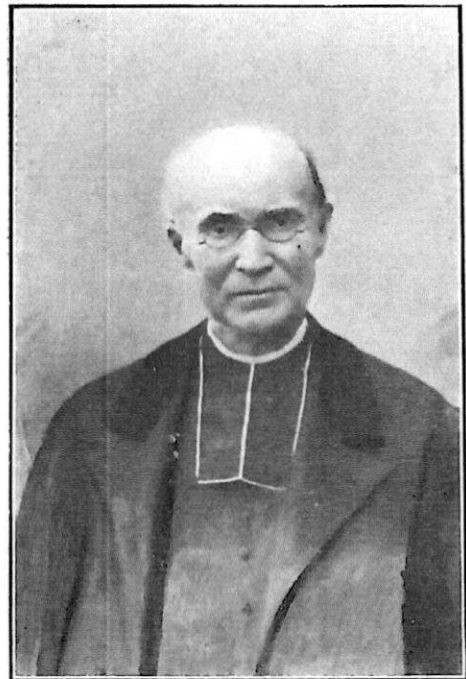
TRENTE-DEUXIÈME CAHIER

3^e série. Tome VIII

Le siège de la Société est situé rue Dupont-des-Loges, 25
(Maison MONARD)
METZ

Imprimerie CH.-A. BÉDU (Soc. an.).
78, rue Fradet, 78. — SAINT-AMAND (Cher)

1929



M. L'ABBÉ KIEFFER

Monsieur l'Abbé Kieffer

Professeur au Collège de Bitche (Moselle)

par E. FLEUR

Le voyageur qui veut parcourir le pays de Boulay n'a pas à craindre de manquer d'étapes : nombreux sont les villages de la région ; mais il ne les apercevra pas le plus souvent, blottis qu'ils sont dans un pli du terrain, dans les vallonnements de collines mollement ondulées. Quelques crêtes sont boisées tandis que la plupart portent des céréales, des pommes de terre des betteraves ; de riches prairies accompagnent les ruisseaux et principalement les nombreux méandres de la Nied. Au Nord-Ouest de la petite ville, à moins d'une lieue et demie sur les premières pentes avoisinant la rive gauche de la rivière, se trouve Guinkirchen (ou Guenkirchen) qui, à l'époque pouvait compter 440 habitants. C'est là que, le 17 février 1857 naquit Jean-Jacques Kieffer, le sixième de neuf enfants (3 garçons et 6 filles) dont deux moururent en bas âge.

Ses parents, Jacques Kieffer et Anne-Catherine Pierremus, étaient originaires du village. Le père exerçait le métier de tailleur ; quelques lopins de terre étaient cultivés par les membres de la famille, car dans nos villages il se trouve rarement un paysan qui, avec la maison familiale, ne possède quelques champs. Mais si le pain quotidien était assuré, le superflu ne s'y trouvait pas. Dès son jeune âge le jeune Kieffer eut l'exemple du travail, et d'un travail acharné : il en coûte pour nourrir et élever neuf enfants ! A leur ardeur au travail ces braves gens unissaient une foi simple et profonde, telle qu'elle existait alors encore dans nos localités de Moselle. Dès ses premiers balbutiements, sa mère lui apprend les formules de prière et lui donne l'exemple de la piété, exemple fidèlement suivi par l'enfant qui, ne comprenant pas toujours le

sens de ce qu'on lui fait réciter, questionne jusqu'à ce qu'il ait compris ; et alors, avec simplicité, il fait sa prière, même en public. Un beau jour, se trouvant dans la rue quand sonne l'*Angelus*, il en commence la récitation ; mais voilà que sa mémoire fléchit ; se trouvant devant une grange où des voisins battent le blé, il s'approche et demande : « Quelle est donc la deuxième ligne ? Je ne la sais plus. » Il avait alors quatre ans. Sa curiosité était déjà en éveil ; le monde extérieur l'intéresse, particulièrement le monde des plantes et des animaux ; il harcèle de questions sa mère qui porte le dîner aux travailleurs des champs, si bien que celle-ci, arrivant un jour un peu plus tard que de coutume, en donne ce motif : « Avec ce petit, il n'y a pas moyen d'avancer ; il s'arrête devant chaque plante, devant une mouche, et il vous harcèle de questions. »

A l'âge requis, le jeune garçon fut mis à l'école du village ; il fut un bon écolier, sage et sagace. Lorsque vint l'époque de la première communion, son curé, M. l'abbé Pierre Marion, ayant remarqué les heureuses dispositions de l'enfant, pensa le diriger vers l'autel. Il y avait bien quelque difficulté : la famille ne pouvait faire les frais d'une éducation longue et coûteuse ; mais il y a des moyens d'éluder cet empêchement : le bon curé se résolut à y mettre du sien, et à pousser tout d'abord le plus avant qu'il le pourrait dans ses études le jeune homme et quelques autres qu'il lui adjoignit. On était en 1869 ; le latin fut abordé, ainsi que les études concomitantes ; et en 1872, malgré la guerre de 1870, qui un moment menaça la régularité du travail, le jeune homme était en état d'entrer en seconde, au petit Séminaire de Montigny-lès-Metz. Assurément il y avait, dans cette formation hâtée, quelques lacunes, mais peu importantes ; le maître était bon, dévoué et habile ; l'élève, de son côté, était plein de bonne volonté, plus encore que d'intelligence. Il fit son entrée en octobre 1872 ; et dès cette année il fut en rapport avec un des professeurs qui exerçaient une influence considérable sur leurs élèves, l'abbé Friren, avec lequel il devait rester en relations jusqu'à sa mort ; et certainement l'influence de ce professeur de mathématiques, naturaliste distingué, ne contribua pas peu à confirmer le jeune Kieffer dans ses goûts pour les sciences naturelles.

Le jeune homme fut un bon élève ; on ne peut dire qu'il eut de brillants succès, car il se trouvait avec des anciens, rompus aux études et aux méthodes de la maison, conséquemment plus habitués et d'une formation plus complète. Il n'était pas non plus d'une conduite supérieure et remarquée : il de-

vait plus difficilement se plier à une règle, lui qui jusque là avait vécu la vie de famille, la vie du travailleur subordonnant les actes à la nécessité du moment. Néanmoins, le 16 août 1873, il a le 9^e accessit d'instruction religieuse de la première section, et le 3^e accessit d'allemand au cours des élèves allemands de seconde. A la fin de sa rhétorique, il obtint le 4^e accessit de vers latins, le 2^e accessit d'allemand au cours des élèves allemands, et le 3^e accessit de géographie, aussi des élèves allemands. En histoire naturelle, branche dans laquelle plus tard il devait s'illustrer, rien ! Et pourtant il travaillait, avec passion, peut-on dire, la botanique et l'entomologie : en promenade, il était toujours à l'affût des plantes et des insectes, furetant dans les mares et buissons près desquels on s'arrêtait, si bien que ses camarades le surnommèrent « le blaireau » ; et les chemins voisins de Montigny offrant en abondance sur leurs bas-côtés le « hordeum murinum », les malins écoliers changèrent ce nom en celui de « hordeum blairinum ». Mais, s'il y avait un peu de malice, il n'y avait pas en cela de méchanceté, et Kieffer ne s'en formalisait pas ; les *Doyen* et les *Chaler* aimaient à rire, c'étaient des cœurs d'or : l'herbier du jeune botaniste ne fut pas abandonné pour si peu. Du reste, il savait rendre coup pour coup : il avait l'esprit trop observateur pour ne pas distinguer et noter dans sa mémoire les petits travers de ceux de son entourage et, à l'occasion, leur décocher une malicieuse répartie.

Lorsque vinrent les vacances, M. l'abbé Friren ne dut-il pas le pousser à en profiter pour s'avancer dans les sciences naturelles ? ce dut être lui qui lui conseilla de se mettre en rapport avec M. l'abbé Barbiche, son ami, récemment nommé curé de Bionville, à trois lieues de Guenkirchen, dans la même vallée de la Nied.

Au début d'octobre 1874, J.-J. Kieffer fut admis en philosophie au Grand Séminaire de Metz. Dans le silence, le recueillement et l'étude, il se prépare à la haute mission du sacerdoce dont il veut être aussi digne que possible. Cette vie calme et régulière façonne profondément les jeunes énergies, qu'elle habitue au joug du devoir et du sacrifice. Tout est subordonné à cette tâche ; mais les goûts moins directement utiles ne sont pas négligés pour cela : il faut un peu de repos et, les mercredis, la promenade à Bévoïe vient délasser agréablement. Il est évident que, ces jours-là, la botanique avait sa part dans les préoccupations du jeune abbé.

Il suivit régulièrement les études, franchit les étapes me-

nant au sacerdoce (1) ; mais il était trop jeune pour être ordonné prêtre (il n'avait pas les 24 ans requis pour être *ancien*), il fut nommé en qualité de maître d'étude au collège de Bitche.

C'était une nouvelle vie qui commençait, vie où la responsabilité d'autres âmes s'appesantit sur de jeunes épaules théoriquement formées pour ce rôle, mais encore inexpérimentées. Il faut être jeune avec les jeunes élèves, et toutefois les tenir assez à distance pour qu'ils gardent toujours le respect, la déférence, et qu'ils obéissent avec joie et promptitude. De caractère observateur, le jeune maître d'étude eut bientôt fait de se mettre dans son rôle ; affable et bon, mais digne, ferme et réservé, sans morgue aucune, il gouverna sa division au contentement de ses supérieurs.

Dans cette vie régulière, où les moments de liberté étaient nombreux, mais très morcelés, l'abbé Kieffer apprit à utiliser au mieux de ses travaux ces loisirs intermittents. Il se prépara à la prêtrise, qui lui fut conférée à l'ordination de No 1 1880 (le 18 décembre). Mais il ne fut pas affecté au ministère paroissial ; il fallait des maîtres dans les maisons d'éducation du diocèse, il fut renvoyé au collège de Bitche, où il acheva l'année scolaire comme maître d'étude. L'année suivante, à la rentrée d'octobre 1881, il fut nommé préfet du collège, et pour fonctions professorales il eut l'instruction religieuse et l'enseignement de l'histoire naturelle. Il garda la première charge jusqu'en 1886 seulement ; il devait rester professeur jusqu'à sa mort.

C'est à cette période de sa vie que l'abbé Kieffer eut ses premières relations avec la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle. A la séance du 7 avril 1881, M. Ernest de Saulcy, qui présidait, annonce que MM. Bellevoye et Friren présentent comme membre titulaire M. l'abbé Kieffer, professeur à l'Institut Saint-Augustin, à Bitche, et il charge M. l'abbé Barbiche de présenter, selon le règlement, à la prochaine séance, un rapport sur cette candidature. M. l'abbé Barbiche avait eu connaissance de cette présentation avant la séance ; il demanda qu'on voulût bien lui permettre de lire immédiatement son rapport, vu qu'il lui serait impossible d'assister à la séance du mois de mai. M. le Président consulte l'assemblée, puis déclare que, vu l'assentiment général, il déroge pour ce cas particulier au règlement. Les conclusions du rapport, mises aux

(1) Il reçut la tonsure le 14 juillet 1876, les ordres mineurs le 15 juillet 1877, le sous-diaconat le 14 juillet 1878, le diaconat le 13 juillet 1879, à la fin de ses études théologiques.

voix, sont adoptées à l'unanimité, et le Président proclame M. l'abbé Kieffer membre titulaire de la Société.

Dès cet exercice, le nouveau membre verse sa cotisation ; mais ensuite, vu les difficultés des communications qui l'empêchent d'assister aux séances, il trouve plus pratique de verser en une seule fois la somme de cent francs, le 26 mai 1893 ; en vertu du règlement il est dispensé de la cotisation annuelle et devient ainsi membre à vie.

C'est tout au début de son séjour que l'abbé Kieffer, parcourant les environs de Bitche et les forêts, sans même un bâton pour s'appuyer, fit, au printemps de 1880, la rencontre assez impressionnante d'un loup qui, à sa vue, s'arrêta ; l'abbé le regarda bien fixement, s'arma... de son chapelet et continua sa route, sans toutefois quitter de l'œil la bête farouche ; il en fut quitte pour un émoi bien compréhensible, le loup ayant jugé à propos de poursuivre sa course, lui aussi. Les forêts, les ravins, les plaines, bientôt tout lui fut familier. L'habitat des plantes n'avait plus de secret pour lui, et cela même lui servit plus d'une fois à se reconnaître dans les forêts si vastes. Un jour, se promenant avec M. l'abbé Roloff, archiprêtre, son ami, il perdit sa route ; où se trouvaient-ils ? Un groupe d'osmondes royales lui servit de repère, il connaissait ce lieu, et annonça qu'ils retrouveraient la route à quelques pas de là.

Donnons une idée des journées de l'abbé Kieffer, dans les premières années de son séjour au collège de Bitche, car plus tard il reprit en partie la vie de famille. Levé à 5 heures, hiver comme été, le jeune professeur consacre les prémices du jour au Dieu dont il est le serviteur, et dont il s'approche longuement pour prendre les ordres : prière, méditation, récitation partielle du bréviaire, célébration de la sainte messe, cela mène à 7 heures ou à peu près ; déjeuner rapide, préparation immédiate de la classe, puis classe d'au moins deux heures, tantôt dans un cours tantôt dans l'autre. Quand on a parlé deux heures, on a besoin de se détendre un peu ; le maître se mêle à la récréation des enfants, cause avec l'un, avec l'autre, est parfois accaparé, mais pour quelques instants seulement. On peut alors rentrer chez soi et travailler jusqu'au dîner. Une récréation plus sérieuse suit le repas de midi ; les professeurs qui n'ont pas de service de surveillance disposent de ce temps. L'après-midi, il faut songer au bréviaire, puis à la classe, après laquelle il faudra prévoir sérieusement et longuement les matières d'enseignement du lendemain, corriger, ou au moins lire les travaux écrits des élèves. On atteint facilement l'heure du

souper, après lequel le professeur a la liberté de se renfermer chez lui et de disposer de son temps ; avant le repos de la nuit, — il s'agit d'un prêtre, ne l'oublions pas, et d'un prêtre pieux, — il y a la lecture spirituelle, le chapelet qu'un vrai serviteur de la Vierge n'omet jamais, et la prière du soir. Le peu de temps qui reste disponible est consacré soit à la lecture d'un journal, d'une publication savante, d'un ouvrage utile, ou à des recherches personnelles. Il n'y avait pas de temps, chez l'abbé Kieffer, pour fumer ou pour se livrer à des lectures oiseuses ; il était trop sérieux, trop pénétré du sentiment du devoir pour cela, et ne voulait pas non plus perdre l'argent qu'il pouvait mieux employer. Les maîtres, même ceux de l'enseignement libre, étaient alors assez bien rémunérés, mais il n'y avait pas de quoi faire de fortes dépenses. M. l'abbé Kieffer était ménager ; il ne se permettait pas la moindre dépense superflue, mais il donnait largement quand il le pouvait ; il n'oubliait pas les leçons de la famille, où il avait été formé à la simplicité de vie et à l'économie. Il ne se créa pas de besoins factices, et il est mort dénué des biens de la fortune, comme il avait vécu, gêné même parfois par la modicité de son traitement (1).

Les jours où les élèves ont promenade procurent aux professeurs un peu de liberté : ils peuvent, eux aussi, faire des promenades à leur gré, et l'on ne risque pas de se tromper en disant que l'abbé Kieffer en profitait largement pour ses études botaniques ou entomologiques.

Nous avons dit que le jeune professeur était sérieux et rigoureusement consciencieux ; c'est dire qu'il remplissait ses fonctions de son mieux. Il s'imposait au respect de ses élèves, mais il leur était sympathique par sa simplicité, sa modestie et son dévouement ; à tous, aux petits comme aux grands, il savait parler le langage qui convient : clair, volontairement simple, exact, mais empreint de cette chaleur communicative, qui procède d'une foi vive et d'un grand amour des âmes, avec le calme de la certitude. L'enseignement religieux et l'enseignement des sciences n'admettent que le vrai dans toute sa rigueur. Par elle-même la vérité a une puissance de persuasion, mais la clarté mise dans son exposition, et l'autorité de

(1) A la vérité, M. l'abbé Kieffer fumait... la pipe, quand il était occupé au rucher ; mais bientôt il oubliait de tirer, et la pipe s'éteignait ; il n'en continuait pas moins son travail. Aux grands jours de congé, son ami, M. l'abbé Lambertson, lui offrant un cigare, il le fumait. C'est tout.

celui qui l'expose lui donnent plus de force. L'abbé Kieffer vivait ce qu'il enseignait : bientôt il fut une autorité respectée et incontestée. Il était professeur de religion, — comme disent les Allemands ; on lui confia conséquemment aussi la préparation des enfants à leur première communion, — charge qu'il garda longtemps. Aussi était-il le confesseur le plus recherché de la maison : surcroît d'occupations, car une moitié des élèves, dit-on, s'adressait à lui. M. l'abbé Kieffer était prêtre d'abord, le souci des âmes primait tout, et non seulement au collège, mais au dehors ; les curés des environs ne faisaient pas vainement appel à son dévouement ; parfois il passait au confessionnal des journées entières ; il remplaçait même volontiers des confrères ; ainsi a-t-il longtemps chanté la grand'messe à Enchenberg tous les dimanches, afin de soulager le vieux curé de cette paroisse (1).

Ce n'était pas encore là tout l'emploi de son temps. A certains élèves en retard, il allait jusqu'à donner gratuitement des leçons particulières, qu'il préparait avec grand soin, afin de faire pénétrer dans les esprits l'enseignement qu'il donnait. Mentionnons encore la correspondance avec les anciens élèves ou les dirigés.

Ce prestige dont il jouissait, l'abbé Kieffer ne le devait pas à son extérieur ; personne n'était plus simple ; de taille moyenne, d'une figure allongée un peu anguleuse, teint rose, regard sérieux et vif derrière les lunettes, crâne chauve, tel il apparaissait au premier abord ; propre, mais de tenue un peu négligée, il ne voulait pas perdre son temps à des soins non indispensables. Lui-même racontait, d'un air amusé, qu'un Herr Doktor quelconque, ayant entendu parler de lui et de ses travaux, était venu à Bitche tout exprès pour faire sa connaissance ; mais que, l'ayant aperçu, il avait immédiatement fait demi-tour et était parti sans même lui adresser la parole.

L'abbé Kieffer aspirait au dévouement du missionnaire. Et pour les missions il donnait largement ; à tel missionnaire il glissait dans la main un billet de mille marks avec la même simplicité qu'il lui aurait donné un franc, dit un de ses biographes.

Ces devoirs professionnels, cette activité morale auraient suffi à remplir toute une vie ; aussi notre étonnement est-il à son comble en constatant que les travaux d'histoire natu-

(1) En 1915, il inscrivit, mois par mois, le nombre des confessions entendues par lui ; le total en dépasse 3.000 ! et peut-être s'agit-il seulement des soldats.

relle imprimés montent à un total formidable, qui à lui seul aurait nécessité une autre vie très occupée ; il y en a environ 460, dont quelques-uns sont des volumes très importants. Qu'on veuille bien le remarquer : c'est dans ses moments libres que l'abbé Kieffer a produit ces ouvrages ; il utilisait donc les moindres parcelles de son temps, ne laissant rien perdre d'un bien si précieux. Ses promenades et excursions faites, il consignait immédiatement ses observations par écrit, avec simplicité et clarté ; il devait prendre, pour ce faire, sur le repos de ses nuits.

Ses instruments de travail étaient assez rudimentaires : une loupe, plus tard un microscope de peu de valeur, assez tard un microscope sérieux.

Sa chambre ? Pièce modeste, peu claire, sommairement meublée. Sur les rayons de la bibliothèque, pêle-mêle pour le profane, des livres, des manuscrits, des tas de lettres, des verres, des fioles, des boîtes ; mais l'abbé s'y reconnaît parfaitement et trouve facilement ce qu'il cherche. Souvent, du dehors, on le voyait, devant sa fenêtre, penché sur l'oculaire du microscope. Sa bibliothèque personnelle, peu considérable, contenait, avec les livres de piété, quelques ouvrages spéciaux et des hommages d'auteurs, naturalistes comme lui. La science de l'abbé Kieffer ne lui venait, hormis les données premières acquises soit à Montigny, soit de la bouche de l'abbé Barbiche, ni des maîtres ni des livres ; elle était le fruit de son expérience personnelle, de ses observations et de son bon sens coordonnant et contrôlant le tout.

Ses vacances, il les passait presque complètement au collège ; toutefois, au début de ses fonctions, il accepta deux fois un préceptorat pendant ces deux mois : une première fois, au château de La Grange, près de Thionville, dans la famille de M. de Bertier (1) ; une seconde fois, dans une famille du Soissonnais, à Cœuvres (Aisne). C'est alors que l'abbé Kieffer pouvait sans contrainte se livrer à ses goûts : de bonne heure il disait sa messe à l'hôpital ; puis, ses exercices de piété terminés, il disposait de sa journée ; à la maison familiale il consacrait trois ou quatre jours au plus.

Telle fut sa vie pendant 45 ans, jusqu'au moment où la mort vint briser cette merveilleuse intelligence. Est-ce à dire qu'elle

(1) Le sénateur de la Moselle, Jean de Bertier, était son élève. On ne remarquera pas sans étonnement que l'élève suivit le maître dans la tombe, à moins d'un an d'intervalle, et tout aussi subitement, dans la même région.

fut monotone, exempte d'événements intéressants ? A ne considérer que la surface, on pourrait en juger ainsi ; mais quelle variété dans cette uniformité !

Dans les premières années de ses fonctions, l'abbé Kieffer habite le collège, comme tous ses confrères ; mais ensuite il lui fut permis d'habiter en ville ; je lui laisse la parole : « A une époque où le Gouvernement n'agréait d'autres professeurs que ceux ayant passé par l'Université, mon chef a obtenu de l'Administration scolaire que je fusse admis comme professeur d'histoire naturelle, puis de chimie, de physique et de français. Après onze ans de séjour à Bitche, j'ai demandé une paroisse. Vu le manque de professeurs, — nous avions quatre professeurs laïques simultanément vers 1882, — l'Evêché me dit d'attendre encore deux ans. Je me suis soumis. Mais au bout de ces deux ans, la situation n'était pas meilleure. Ce fut alors que Mgr Fleck me proposa, par l'intermédiaire de mon chef, de prendre avec moi mon père et mes deux sœurs et de loger en ville. Avant d'accepter cette offre, je demandai que la question financière fut réglée. On m'offrit 1.600 Mark (2.000 fr.). Je refusai, objectant qu'il m'était impossible de payer, avec cette somme, un loyer pour quatre personnes et les frais d'un ménage. Je déclarai ne pouvoir accepter que si on me garantissait les revenus d'un curé de mon âge. On me demanda le chiffre de ces revenus. Je m'adressai à deux prêtres de mon cours ; l'un avait 2.000 mark, le deuxième 2.500 Mark, (à cause d'une binaison) ; l'un et l'autre avaient en outre logement et jardin. L'Evêché choisit le premier chiffre sans compensation pour logement et jardin. Comme je m'étais attaché au collège, j'acceptai. Il est donc certain que l'Evêché y gagnait ; ma formation ne lui avait rien coûté ; je tenais la place d'un professeur, soit prêtre, et ayant alors coûté à l'Evêché entre sept et huit mille Mark (Université et stage), soit laïque, qui aurait coûté encore bien davantage. »

Ce fut donc vers 1890 que l'abbé Kieffer demanda à quitter le professorat pour le ministère paroissial, et vers 1892 qu'il transigea, afin de prendre avec lui son père et ses deux sœurs (1). Dès lors, tout en ayant sa chambre au Collège, il avait son habitation en ville. En reprenant la vie familiale, l'abbé Kieffer ne changea rien à ses habitudes de travail ; les observations botaniques et autres continuèrent comme par le passé.

(1) Son père mourut en 1897, et l'une de ses sœurs en 1902 ; tous deux sont enterrés à Guenkirchen.

Les jeunes élèves, tout en admirant, riaient un peu de leur cher professeur et, sans méchanceté, l'avaient surnommé *Boubbès*, mot qui rappelle les insectes en patois allemand du pays.

Cependant le jeune professeur voyait son premier travail publié par notre Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle (xvi, 1884) ; mais son nom y avait déjà paru sous la plume de l'abbé Barbiche. Il aborde la publicité avec des *Contributions à la Faune et à la Flore de Bitché*. Dans le pays depuis cinq ans à peine, il a déjà remarqué nombre d'espèces qui ont échappé à l'œil exercé de ses prédécesseurs, Fr. Schultz et l'abbé Barbiche lui-même, tous deux anciens professeurs au collège. Le jeune savant énumère les correspondants qu'il a mis à contribution pour confirmer ses déterminations ; nous y trouvons : Bellevoye, de Metz, pour les Coléoptères et partie des Hémiptères ; de Sélys-Longchamps, de Bruxelles, pour les Odonates ; Mac Lachlan, de Londres, pour les Névroptères en général ; le Dr Picton, de Remiremont, pour les Hémiptères ; André, de Beaune pour les Tenthredinides ; l'abbé Barbiche, pour les Mollusques et les Cryptogames. Enfin, ajoute-t-il, pour les insectes « que je n'ai pu faire revoir, j'ai dû laisser de côté la plupart des espèces recueillies, n'étant pas encore sûr de mes déterminations. » On touche là du doigt sa rigoureuse probité scientifique.

Mais ce sont là les premiers correspondants ; dans la suite, quel en fut le nombre, et que de noms illustres on y rencontrerait, tant des pays d'Europe que de l'Asie, de l'Insulinde, d'Afrique et d'Amérique, et même de l'Australie !

Ses études sur la Faune et la Flore de Bitché furent continuées dans les Bulletins suivants. Mais son activité ne se bornait pas là, son attention avait été attirée par les galles des plantes, dont la formation est due soit à des insectes, dits gallicoles, — ou zoocécidies, — soit à des organismes végétaux, ou phytocécidies. Voulant savoir exactement à quel agent ces galles étaient dues, l'abbé Kieffer cueillait les feuilles portant des galles, les enfermait et en observait l'éclosion ; quand il avait obtenu la *mouche*, il la plaçait sur une touffe de plantes diverses poussant dans un pot de fleur et observait la suite ; parfois l'insecte avait bientôt rejoint la plante qui lui convenait et déposait ses œufs sous l'épiderme soulevé, ce qui reproduisait la galle originaire. On voit par là combien les observations de l'abbé Kieffer étaient rigoureuses. En 1887, paraît son premier travail sur les Cécidomyes, sous le titre :

Beschreibung neuer Gallmücken und ihrer Gallen, bientôt suivi d'un grand nombre d'autres. En 1898, paraît dans notre XX^e Bulletin la *Synopse des Cécidomyies d'Europe et d'Algérie décrites jusqu'à ce jour* (Novembre 1897). Cet important travail renvoie à plusieurs autres qu'il a publiés un peu partout. Mais ses études sur cet important sujet devaient être éditées en 1901 par les *Annales* de la Société entomologique de France, sous le titre : *Monographie des Cécidomyies d'Europe et d'Algérie*, en 292 pages in-8^o, accompagnées de 30 planches. Cette publication le mit à la tête des spécialistes du monde entier ; il mit le comble à sa renommée sur ce terrain, lorsque parut à Bruxelles le fasc. 152 des *Genera Insectorum*, in-4^o de 346 pages avec 15 planches coloriées par lui-même et par l'abbé E. Lambertson(1), son collègue et ami : *Cecidomyiidae*.

Mais là ne se bornaient pas les investigations de l'ardent naturaliste : les Chironomides (insectes ressemblant aux cousins, quoique en différant par certains détails), l'ont aussi occupé tout spécialement. Notre XXI^e Bulletin (1901) contient de lui la *Synopse des représentants européens du groupe Ceratopogon*, avec description de quelques espèces nouvelles, suivie d'autres études concernant des groupes de Chironomides. Nous retrouverons tout à l'heure ce nom de *Ceratopogon*, et nous verrons où cette étude a conduit l'abbé Kieffer. Comment s'y était-il adonné ? En élevant des Cécidomyides vivant dans les Champignons ou sous les écorces d'arbre, il avait vu éclore des *Ceratopogon* ; sa curiosité éveillée se porta vers l'étude de la famille à laquelle appartiennent ces diptères (2). C'est un fait analogue qui poussa notre savant à s'occuper des Hyménoptères, et notamment des Cynipides. Nous en trouvons la trace la plus accessible dans notre XXII^e cahier ; mais dans les *Species des Hyménoptères d'Europe et d'Algérie*, le 7^e volume, bientôt suivi d'un 7^e bis (687 et 748 pages) de 1900 à 1905, sous le titre : *Les Cynipides*, vint témoigner du labeur et de la science du professeur bitchois ; presque en même temps, en 1902, à Bruxelles, dans le *Genera Insectorum*

(1) M. l'abbé Ernest Lambertson, en effet, dessinateur remarquable, composait, suivant les croquis de ses observations, pris par l'abbé Kieffer à la chambre claire, les figures des nombreuses planches qui accompagnent les ouvrages de son ami.

(2) Le principal ouvrage sur ce sujet est un volume de 138 pages, paru en 1925 dans la *Faune de France* : *Diptères (Nématocères piqueurs) : Chironomidae, Ceratopogoninae*, avec 83 figures, première partie du travail qu'il devait publier dans cette collection.

de Wystman, paraissait un autre volume, accompagné de trois planches coloriées, intitulé *Cynipidae*, et rédigé par lui en collaboration avec Dalla Torre. Les deux mêmes savants virent sortir des presses berlinoises, sous le même titre, en 1910, un volume de XXXV et 891 pages, accompagné de 422 figures, patronné par l'Académie des Sciences de Berlin.

On ne s'étonnera pas qu'un tel travail et une telle compétence aient porté jusqu'au bout du monde le nom de l'illustre et modeste professeur. Assurément, au collège, il était apprécié de ses élèves, de ses collègues, mais comme maître ou confrère ; bien peu savaient tous les mérites de ce prêtre qui ne parlait jamais de ses découvertes, ou, s'il le faisait quelquefois, à son corps défendant, c'était sous une forme impersonnelle ; plus rares encore étaient ceux qui connaissaient ses ouvrages. Toutefois, les inspecteurs de l'enseignement avaient remarqué sa compétence, sauf l'orgueilleux Saxon protestant Albrecht, qui ne lui reconnut de valeur que lorsque l'Université de Strasbourg, au courant de la renommée du professeur bithois, lui eut conféré le grade de docteur. C'est par centaines que les savants spécialistes du monde entier saluaient son mérite incontesté ; beaucoup s'adressaient à lui comme au seul qui pût les renseigner et leur faire certaines déterminations. Qui dira le surcroît de travail causé par une correspondance mondiale ? Désormais le célèbre entomologiste n'avait pas besoin d'aller à la recherche des insectes : de toutes les parties du monde on lui en envoyait. Emue par cette autorité d'une science qui s'affirmait si vaste et si sûre, l'Université de Strasbourg pensa qu'il était politique et juste de reconnaître le mérite d'un prêtre, même catholique et lorrain : le 1^{er} octobre 1904, elle lui décernait spontanément le titre de Docteur ès philosophie naturelle. Voici la traduction du diplôme : « La Faculté des Sciences naturelles décerne le titre de docteur *honoris causâ* ès-sciences naturelles au Lorrain éminent Jean-Jacques Kieffer, qui très soigneusement a étudié les animaux et les plantes de sa patrie et, par ses recherches ingénieuses, a éclairci la nature et la vie des insectes procréateurs de galles. La Faculté le proclame docteur par les présentes lettres munies du sceau officiel, et lui confère en même temps tous les droits attachés à ce grade. Strasbourg, le 1^{er} octobre 1904. »

Ce fut assurément un beau jour pour notre collègue ; mais n'y avait-il pas un peu d'amertume dans la coupe ? L'abbé Kieffer était né français, avait gardé des sentiments français, que son passage au Séminaire de Montigny puis de Metz avait confir-

més, car c'étaient deux foyers de fidèle souvenir à l'ancienne patrie ; l'abbé écrivait une bonne partie de ses ouvrages en français, bien que sa langue maternelle fût l'allemand, donnant ainsi une preuve continuelle de la fidélité qu'il gardait lui-même à l'esprit français, tout comme ses collègues de la Société d'Histoire Naturelle. Toutefois, si la Société entomologique de France lui avait ouvert ses portes en 1893, les rapports qu'il avait entretenus avec certains savants auraient pu lui laisser quelque rancœur, car on l'avait exclu d'un travail qu'on lui avait d'abord demandé et qu'il avait fait, sous prétexte qu'il n'était pas français ; or, l'abbé Kieffer, pour se défendre, ne pouvait répondre qu'il était regardé comme français, car alors il eût compromis sa position, toute l'administration allemande eût crié haro ! Mais le bon abbé, quoique froissé alors, ne se formalisa pas trop pour ce cas particulier.

A Metz même, il récoltait un peu de la considération dont il était si digne. A la séance du 21 juillet 1904, donc avant que Strasbourg reconnût son mérite, M. l'abbé Friren, son ami et collègue de la Société d'Histoire Naturelle de Metz, proposa de l'élire comme associé libre de l'Académie de Metz : « Membre de plusieurs Sociétés savantes, et spécialement de la Société entomologique de France, M. Kieffer est un savant faisant autorité pour l'étude des Cécidomyes ; il est collaborateur au grand ouvrage d'André sur les Hyménoptères de France et d'Algérie. L'Académie est heureuse de donner suite à cette proposition et nomme, séance tenante, M. Kieffer associé-libre non résidant de l'Académie de Metz. »

En reconnaissance, peu de temps après, le bon abbé envoyait à l'Académie un lot important de publications savantes dont il était l'auteur.

La Société d'Histoire Naturelle, de son côté, élevait son ancien membre titulaire de 1881 au titre de membre honoraire en 1905. Depuis 1902, l'abbé Kieffer était membre à vie de la Société scientifique de Bruxelles ; membre aussi de la Société Linnéenne de Lyon et de la Société d'apiculture de la Moselle.

A partir de cette époque, la vie de l'abbé Kieffer se confond avec ses travaux et n'est marquée d'abord par aucun événement notable. La guerre mondiale le trouva à son poste ; et le collège Saint-Augustin étant le seul établissement diocésain qui ne fût pas réquisitionné par l'autorité militaire, les classes s'y poursuivirent normalement.

A l'armistice clôturant la grande guerre, l'abbé Kieffer vit

arriver avec joie les troupes françaises. En 1919, il envoyait à l'Académie de Metz un volumineux manuscrit français intitulé : *Causeries sur l'abeille*, pour être inséré dans les *Mémoires*. Peu de temps après, ayant entrepris de relever la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle, avec les quelques membres survivants, je proposai M. l'abbé Kieffer comme président d'honneur ; ma proposition fut agréée, et dès lors je fus en relation, comme secrétaire, avec notre savant compatriote ; il me sera bien permis d'utiliser cette correspondance pour faire toucher du doigt les qualités de l'homme, la simplicité, la rigoureuse exactitude, avec lesquelles il m'exposait les situations et le reste. Il apprend avec joie la résurrection de notre Société ; s'il avait pu la prévoir, il lui aurait réservé ses *Causeries sur l'abeille*, adressées à l'Académie. Mais il a toujours des travaux disponibles, il en fournira pour notre Bulletin. Je lui demande quelques détails sur l'abbé Friren, dont j'écris la biographie ; il me les donne très gracieusement. Mon manuscrit achevé, je le lui envoie pour avoir son appréciation ; il le lit très attentivement, en est satisfait et m'indique, selon mon désir, quelques légères modifications. Toutefois, pour être plus sûr encore, il m'avoua plus tard : « Je me suis adressé à un de mes collègues justement estimé de tous, tant pour son jugement sain et droit, que pour sa science et sa piété... En me rapportant votre manuscrit, il m'exprima sa satisfaction au sujet de ce travail... » Ainsi donc, même pour un simple avis à donner, il prenait conseil. Une autre fois, invité à une séance, il écrit : « Je regrette de ne pouvoir me rendre à la séance de jeudi prochain. J'ai classe chaque jour de la semaine ; le jeudi, j'ai deux heures dans la matinée. Vous voudrez donc bien m'excuser. » Mais le vrai motif de ses absences, il ne me le donnera que plus tard : « Je suis passablement astreint. Avec cela, ma sœur, âgée de 74 ans (en 1921) ...est fréquemment malade. Depuis trois ans je fais ma chambre comme autrefois au séminaire, tandis qu'une femme de ménage fait celle de ma sœur... » Cela vous fait « comprendre pourquoi mes visites à Metz et mes voyages en général sont rares ou nuls. » Effectivement je compris... Et la pensée germa immédiatement chez moi de chercher à venir en aide à notre pauvre et glorieux président ; je pensai à un prix de l'Académie des Sciences de Paris. Le 13 juillet 1919, le Gouvernement l'avait nommé officier d'Académie ; mais qu'était ce titre pour un mérite tel que celui de l'abbé Kieffer ? Il méritait plus et mieux. Nos premières démarches restèrent sans résultat, si bien qu'en

1924, je dus reprendre le projet ; cette fois l'affaire fut déclanchée, grâce au concours de compatriotes des milieux de l'Institut. On proposait d'abord un prix de 300 francs, le seul qui restât disponible ; sur mes observations, qu'il s'agissait d'une œuvre importante à récompenser et en même temps d'une aide à un savant peu fortuné, le Dr P. Dorveaux obtint mieux ; et la cause, confiée à l'examen de MM. Bouvier et Guignard, fut gagnée : le prix Saintour, de 3.000 francs, fut donné par parties égales à un éminent Jésuite qui a rendu les plus grands services à Madagascar, et à notre compatriote, l'abbé Kieffer, avec cette mention : « Ce travailleur infatigable a consacré tous ses loisirs à l'étude systématique des insectes ailés extraordinairement menus et délicats qui intéressent au plus haut degré la biologie et l'agriculture. Il a défriché et défriche encore un vaste et difficile territoire, avant lui presque inculte, où chaque jour fait surgir de fructueuses récoltes. On ne saurait trop l'encourager à poursuivre l'œuvre délicate et laborieuse qu'il a entreprise ».

C'était une première satisfaction. A ce propos il m'écrivait : « Quel que soit le résultat final de votre démarche, je vous en demeurerai bien reconnaissant. Je me permets donc de vous offrir à ce sujet mes meilleurs remerciements. » Et une autre fois : « Je me suis permis de vous dédier un genre de Diptère, provenant du Nord de l'Europe et offrant des caractères très curieux ; je l'ai nommé *Fleuria*, et l'espèce *Fleuria lacustris* n. sp... »

Comment M. l'abbé Kieffer, si ménager de son argent, en était-il si dépourvu ? Car enfin les prêtres lorrains étaient et sont encore bien rémunérés ? Oui, mais notre président faisait exception à la règle ; il était dans l'enseignement libre, et l'augmentation de son traitement ne suivit que de loin celle de ses confrères.

Cela ne l'empêchait pas d'être toujours serviable. « Quant à l'excursion botanique aux environs de Bitche que la Société désire pour les premiers jours de septembre, — m'écrivait-il en août 1920, — je suis tout à votre disposition. Choisissez n'importe quel jour de la semaine, je suis toujours libre de mon temps. Vous voudrez donc bien m'indiquer le jour et l'heure de votre arrivée ; je me charge de vous piloter ensuite... Je ne m'occuperai pas de la question des vivres, il sera encore temps de régler cela à l'arrivée du train. On préférera sans doute dîner sur l'herbe, et pour cela se munir de provisions à l'avance, c'est du moins ainsi que nous faisons toujours

quand je pilotais ici MM. Barbiche et Bellevoye, ou que je prenais part à une excursion organisée par MM. Barbiche et Friren au pays de Faulquemont ou de Béning.»

En 1924, il recevait de la Bibliothèque Nationale à Paris, une lettre demandant, si possible, le don de toutes ses publications ; il m'écrivit : « J'ai expédié de suite un premier colis de cinq kilogs ; je viens de faire suivre celui-là d'un second et d'un troisième ; le quatrième est en préparation. Malgré cela, il restera encore bien des lacunes, car pour certaines publications, par exemple celle du *Genera Insectorum* de Bruxelles sur les Cécidomyies du globe, qui se vendait aux abonnés 114 francs à cette époque, je n'ai eu qu'un exemplaire ; pour d'autres, je n'ai plus d'exemplaire disponible. Mais j'ai envoyé tout ce dont je pouvais disposer... En certains cas, notamment pour un travail publié après l'armistice par l'Association française pour l'avancement des Sciences, Congrès de Strasbourg, je n'ai même pas reçu un exemplaire, de sorte que je ne pourrais même pas citer la pagination de ce travail. Et pourtant je ne l'avais envoyé qu'à la condition d'avoir au moins un exemplaire. Depuis ce temps, quand un nouveau Congrès a lieu, je ne réponds plus à l'invitation qu'on me fait. »

Bien entendu, je fus tenu au courant des offres qu'on lui faisait d'aller en Algérie. En octobre 1921, il m'écrivait : « Le mois passé, j'ai reçu avis de M. le Directeur de l'Institut Pasteur d'Alger, que le Comité des Etudes Pasteuriennes de Paris m'offrait une bourse de 12.000 francs, si je voulais passer l'année 1922 au laboratoire de l'Institut d'Alger, afin d'y étudier les Cératopogonines, suceurs de sang et auteurs de maladies. Avec cela on me payait encore le voyage aller et retour Bitche-Alger et tous mes déplacements en Algérie. J'aurais accepté bien volontiers, mais mon chef m'a dit que je ne puis pas quitter l'établissement pendant l'année scolaire. J'ai donc écrit que je regrettais beaucoup et j'ai ajouté que je m'y rendrais volontiers pour les deux mois des grandes vacances, si cela faisait l'affaire. Il m'a répondu en m'exprimant ses regrets et ajouta qu'il comptait en tout cas sur moi pour les deux mois de vacances ; il en a avisé le Comité, sans doute pour régler la question financière ; mais je n'ai pas encore reçu de réponse définitive. » En février 1922, revenant là-dessus, il me disait : « Je n'ai plus rien entendu au sujet de mon voyage d'Afrique, mais je pense qu'il se fera. Voici dans quels termes le Directeur m'a écrit en dernier lieu : « Je regrette que vous ne puissiez « venir près de nous plus longtemps, mais puisque vos occupa-

« tions vous en empêchent, nous serons heureux de vous avoir « ici de la mi-juillet à la mi-septembre... D'ici là nous conti- « nuons à vous envoyer des Cératopogonines... De toute « façon vous serez bien aimable de me prévenir dès que vous « serez en mesure de venir à Alger... »

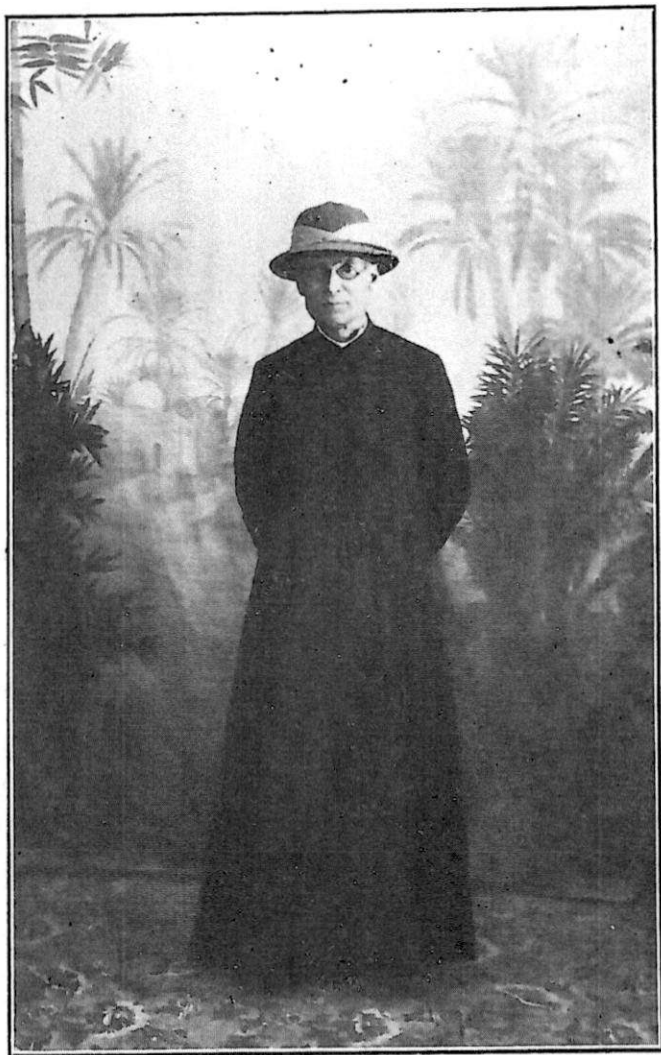
Il m'annonça son voyage en ces termes : « Je suis à Alger depuis le 14 juillet. La traversée a été excellente et je n'ai pas eu le mal de mer. La végétation que j'ai trouvée ici m'a émerveillé. Ce matin j'ai fait visite à notre collègue, M. R. Maire, qui revenait d'herboriser dans l'Atlas, à une altitude de 3000 mètres... » Et après son retour, j'eus une relation manuscrite, qu'on retrouve presque intégralement dans l'*Annuaire du Collège de Bitche*, sauf le début spécial un peu humoristique.

« Prenant pour principe d'emporter le moins possible, mes préparatifs ne furent ni aussi longs, ni aussi amples que ceux de Tartarin. Je me contentai d'une valise renfermant, outre mon linge, un filet fauchoir pour capturer des insectes, et un certain nombre de tubes à alcool destinés à renfermer mes futures captures ; avec cela, un parapluie et, dans ma poche, un bréviaire et quelques autres objets indispensables. Or j'en emportais encore de trop ; le parapluie, qui me paraissait un objet de première nécessité, me fut déclaré comme absolument inutile dès mon arrivée. En effet, depuis la fin de février jusqu'en octobre, il ne tombe pas de pluie en Algérie. J'ai bien assisté à deux orages en août et septembre, l'un formidable..., l'autre plus bénin... ; mais il n'y eut que quelques gouttelettes d'eau, qui s'évaporaient presque aussitôt qu'elles touchaient terre. Pour le même motif de sécheresse, mon fauchoir me fut inutile ; abstraction faite des arbres, arbustes, aloès et des gigantesques *Opuntia*, qui remplacent là-bas le chiendent, la terre était nue, brûlée, sans herbes ni plantes herbacées, la température atteignant parfois 41 degrés à l'ombre. Toutefois, sur les bords de l'Harrach et à la Prise d'Eau d'Alger, j'ai trouvé des herbes encore vertes, bien que le fleuve fût sans eau ; je me servis donc du fauchoir, mais ce fut peine perdue, c'était la saison morte pour les insectes, et j'ai dû aviser à d'autres moyens pour les trouver. L'agent du Transatlantique m'avait fortement recommandé de ne pas quitter Bitche sans emporter un passeport : je risquais, au cas contraire, de n'être pas admis au bateau. Huit ou dix jours avant mon départ, je m'adressai donc à cet effet à la mairie de Bitche. Séance tenante, l'employé rédigea la demande en français, y ajouta ma photographie et la pièce attestant que j'avais versé les cinq francs exigés par

la loi ; cela fait, je portai le tout, moi-même, à la gare et, environ une heure plus tard, ma missive devait arriver au siège de la sous-préfecture. J'avais compté sans les lenteurs de l'administration. La réponse n'arriva que la veille de mon départ. Elle consistait en quelques lignes écrites *en allemand*, au bas de la demande rédigée en français ! Ma demande était refusée, parce que la photographie n'était pas dans les conditions voulues. A la mairie on n'a pas su me dire quelles étaient ces conditions. Je me mis donc en route le lendemain matin 11 juillet, sans passeport, et je fis bien, car pendant mon voyage et mon séjour en Algérie, on ne m'a jamais demandé un passeport. » Il termina cette lettre par ces mots : « Une autre fois, peut-être, je vous parlerai des Arabes, de la végétation algérienne, des fruits avec lesquels j'ai fait connaissance, etc... »

En Algérie, l'abbé Kieffer étudia consciencieusement les Cératopogonines que gardait le laboratoire de l'Institut Pasteur ; néanmoins il n'atteignit pas le but qu'il rêvait. « Quant à la seconde partie, à savoir la capture, l'étude des mœurs et des premiers états de ces insectes, je constatai, dès le début, que les mois de juillet et d'août formaient la morte saison tant pour la récolte des insectes parfaits que pour l'observation de leurs premiers états. La méthode usuelle pour capturer ces sortes d'insectes est, outre l'emploi du fauchoir, la chasse nocturne à l'aide de la lumière. Il suffit d'ouvrir ses fenêtres à la tombée de la nuit, d'étendre un papier blanc sur une table surmontée d'une lampe à lumière vive, et les Chironomides, attirés par l'éclat de cette lumière, arrivent de tous côtés et se posent sur la surface blanche et éclairée de la table. Or, à Alger, en juillet, août et septembre, ce procédé ne me procura qu'un petit nombre de Culicides... et de Psychodides..., mais pas de Chironomide. Il devait en être de même dans l'intérieur du pays... Quelques recherches faites aux environs de la ville, notamment une excursion..., en septembre, dans la montagne du Petit-Atlas entre Blida et Médéa, me donnèrent la conviction que la recherche des larves et des nymphes était également infructueuse à cette saison. Les ruisseaux ou torrents étaient à sec ; à peine ai-je pu trouver, sur la terre du fond, quelques mousses humides pouvant encore héberger des larves. »

Les recherches du savant entomologiste étaient donc forcément incomplètes. Il revient en Europe sur le *Timgad*, par une mer d'abord démontée, ce qui lui donne le mal de mer. De retour à Bitche, sans accroc notable à sa santé, l'abbé Kieffer, désormais membre de l'Institut Pasteur d'Algérie, reste en



M. L'ABBÉ KIEFFER en Algérie

communication avec le D^r Sergent, directeur de cet Institut, dont il recevait, le 17 octobre 1922, la lettre suivante :

« J'ai été très heureux que vous fussiez satisfait de votre voyage en Algérie ; mais cela ne nous suffit point. Il vous manque encore d'avoir pu étudier sur place et à la saison favorable les Cératopogonines qui hantent d'une façon spéciale la région de Biskra et que je soupçonne tout particulièrement d'y propager une maladie du bétail. Il serait de la plus haute utilité que vous puissiez venir encore l'an prochain pour passer à Biskra quelques semaines du 15 avril au 15 juin, moment où les Cératopogones foisonnent dans les oasis. Vous savez sans doute que nous sommes en train d'organiser justement à Biskra un laboratoire annexe, dit laboratoire saharien, dont le gardien sera l'indigène de confiance qui nettoyait votre laboratoire ici cet été. Je sais bien que vos fonctions vous retiennent à Bitche, mais ne serait-il pas possible de signaler à vos supérieurs l'importance très particulière pour la science et les recherches de pathologie que nous poursuivons, de cet inventaire à accomplir sur place de la faune cératopogonine du Sahara algérien ? Sans fausse modestie vous avouerez très bien que nul n'est indiqué comme vous pour faire cette étude. Il y a là un service à rendre, qui n'est pas seulement d'ordre scientifique mais d'ordre pratique, puisque ces petits suceurs de sang sont susceptibles de transmettre des maladies infectieuses. Nous ne connaissons que trop, hélas ! de maladies à hématozoaires, trypanosomes, etc... dans ces régions. Puis-je me permettre de demander à vos chefs une autorisation exceptionnelle pour que vous puissiez vous absenter du 15 avril au 15 juin 1923 ? Faudrait-il que j'écrive à Mgr l'Evêque ? Merci de vos contributions passées et, je l'espère, des futures. »

L'abbé Kieffer accepte cette proposition en ce qui dépend de lui, et peu après le D^r Sergent l'informait que Mgr l'Evêque de Metz lui octroyait congé pour deux mois, lui permettant « dans l'intérêt de la science, d'accepter la mission qu'on désirait lui confier du 15 avril au 15 juin. »

Le voyage eut lieu ; il a été raconté et imprimé dans le *Bulletin du Collège de Bitche* ; une lettre en donnera une idée plus brève et plus personnelle.

« L'oasis de Biskra comprend au moins 100.000 dattiers ; le revenu annuel d'un dattier est en moyenne de 50 francs ; aussi la commune de Biskra est, — m'a-t'on dit, — la plus riche de l'Algérie... Sous les dattiers se trouvent des oliviers, des grenadiers, des orangers, des figuiers. L'oasis, en été, est une

fournaise, ouverte au large sur la partie sud, c'est-à-dire sur le désert du Sahara, mais fermée au nord, à l'est et à l'ouest par un demi-cercle de hautes montagnes complètement nues ; une trouée étroite se trouve au côté nord, c'est la Porte d'Or ou El Kantara, par laquelle passe la voie ferrée et l'ancienne voie romaine. Mon logement est à cinq minutes du désert. Mes excursions, — restreintes maintenant, — se font presque toujours en voiture, en tram, en chemin de fer. La plus longue a été celle de Touggourt ; pour y arriver, j'ai traversé le désert sur un espace de 217 kilomètres (huit heures de chemin de fer, de 7 h. du matin à 3 h. de l'après-midi). Le commandant de Touggourt, un homme de la plus grande amabilité, lorrain d'origine... m'attendait à la gare et me conduisit chez lui... Ces jours derniers, j'ai fait la connaissance de quatre Messieurs du Muséum de Paris ; ils ont parcouru l'Afrique centrale et s'arrêtent huit jours ici... Hier quatorze Européens d'ici ont été mordus par des chiens enragés, et une autre personne a eu le nez arraché ; la ville expédie aujourd'hui ces quinze personnes à l'Institut Pasteur d'Alger.

« Je quitte Biskra à la fin du mois ou au commencement de juin pour me rendre à Alger, où je m'arrêterai quelques jours. »

Il changea d'idées, car à son retour il vit Constantine, Bône et Carthage, villes dont il évoque les puissants souvenirs. A peine était-il rentré à Bitche depuis quelques heures, après son long voyage, qu'il reprenait ses fonctions, arrivant à l'entrée de sa classe avec ses livres sous le bras.

Reconnaissant des services rendus, le Dr Sergent prit l'initiative de proposer le professeur bitchois pour la rosette d'officier de l'Instruction publique, « en raison de l'importante contribution que ses travaux ont apportée à la connaissance des Cératopogonines ». « J'estime, lui écrivait-il, que les longs travaux si précieux que vous avez poursuivis méritent plus qu'amplement ce témoignage, et j'éprouve une vive satisfaction à l'idée que, grâce à vous, ce foyer de fidèle pensée française qu'est votre collège Saint-Augustin, reçoive cet hommage de nos dirigeants. » C'est à la promotion de janvier 1926 que la distinction devait être conférée ; la mort en empêcha la réalisation. D'autres distinctions vinrent plus à temps. « Une surprise m'est arrivée récemment d'Egypte », m'écrivait-il en avril 1924 : « une lettre du Caire m'annonçait qu'on venait de me nommer membre correspondant de la *Société royale entomologique d'Egypte*. Cela fait que je suis membre de deux Sociétés scientifiques d'Afrique... »

A l'époque, voyant que notre ancien président, M. Félicien de Sauley, n'avait pas encore de notice dans notre Bulletin, je me décidai à en écrire une, et j'en fis part à l'abbé Kieffer, lui demandant quelques particularités s'il l'avait connu. « Vous me tirez une épine du pied en vous chargeant de la notice biographique de M. de Sauley », me répondit-il. « Pendant la guerre, M. le vicaire général Pelt m'a écrit à deux reprises à ce sujet ; j'ai toujours refusé, ne connaissant pas la vie de M. de Sauley. Après l'armistice, le Secrétaire de l'Académie m'a encore écrit au même sujet. Finalement le sénateur chanoine Collin accepta et je lui envoyai quelques données, — très peu de chose, — mais j'ai appris depuis qu'il n'avait pu s'occuper de cette biographie. »

Un savant nous avait adressé une liste de 27 plantes dont il nous demandait les limites extrêmes dans notre département. N'étant pas en état de lui donner satisfaction, j'en référerai à l'abbé Kieffer. « Je suis à votre disposition pour les renseignements ayant trait aux plantes en question... » Il était toujours disposé à rendre service, et il était difficile de le trouver à court de renseignements sur un point quelconque intéressant l'histoire naturelle de la région. Inutile de dire en quelle estime nous le tenions ; mais il ne sera pas superflu de rapporter l'opinion qu'ont exprimée un grand nombre de savants éminents, à l'occasion de ses ouvrages ou de sa mort.

En 1911, le savant M. E. André demande à l'abbé Kieffer de se charger à sa place de la publication d'un *Species des Hyménoptères de la région paléarctique*.

« Depuis deux ans, — écrit Schmiedeknecht dans les *Hyménopteren Mitteleuropas*, — J.-J. Kieffer a commencé, dans la publication d'E. André, une monographie remarquable des Proctotrypidés. Quiconque veut se livrer à l'étude spéciale de ces insectes, trouve dans cet ouvrage tout ce dont il peut avoir besoin. » (Ce travail comprend 3 volumes de 552, 1.008 et 488 pages, avec 69 figures, en partie coloriées).

Erich Wassmann, jésuite et naturaliste éminent, reconnaît les mérites singuliers de notre compatriote, à qui il a soumis un grand nombre d'espèces de fourmis, que Kieffer a déterminées.

Ephraïm Porter Felt, entomologiste officiel du New-York State Education Department, Science Division, lui écrit le 7 février 1914 : « Je m'empresse de vous féliciter de votre livre sur les *Cecidomyiidae* ; c'est un superbe ouvrage, qui représente une somme énorme de travail ». Dans les *Entomological*

News d'avril 1914, le même savant écrit : Le Dr Kieffer « a produit dans ce domaine plus que n'importe quel autre, et ses travaux dans cette branche de la science méritent la reconnaissance la plus sincère. Le sujet est véritablement un des plus ardu. »

Thienemann, dans la *Deutsche entomologische Zeitschrift* de 1923, sous le titre : *Geschichte der Chironomus-Forschung*, écrit : « Mais avant tout autre, J.-J. Kieffer a fourni une somme étonnante de descriptions particulières et soigneuses d'imagos de Chironomides ; si actuellement cette famille renferme plusieurs milliers de genres partagés en de nombreuses espèces et plusieurs sous-familles, cet énorme accroissement de connaissance des formes individuelles et la classification systématique de ces nombreux genres est principalement l'œuvre de l'entomologiste bitchois. »

Le 6 novembre 1923, le directeur de l'Office Central de Faunistique de la Faculté des Sciences de l'Université de Strasbourg, M. P. de Beauchamp, lui écrit : « Personne n'ignore que vous êtes le seul en France et peut-être au monde, qui puisse y traiter certains groupes de diptères et d'hyménoptères parasites. » Le 19 décembre 1925, le même, à propos du volume *Chironomidae, Ceratopogoninae* qui venait de paraître, écrivait : « Nous espérons que vous serez satisfait de la façon dont ce volume a été édité, comme le seront tous ceux qui se servent de ce précieux instrument de travail que vous avez rédigé pour eux, et que vous voudrez donner, dès que vous le pourrez, le reste des Chironomides, puis, peut-être, d'autres familles de Diptères et d'Hyménoptères que vous êtes seul à pouvoir traiter. »

Citons encore Fr. Lenz, secrétaire de la Ligue internationale de Limnologie théorique et appliquée : « Sa mort laisse, du moins provisoirement, parmi les explorateurs de sa science spéciale, un vide qu'il sera difficile de combler. »

Venons-en maintenant à sa dernière année. Elle se passa sans événement spécial, dans l'humilité de la tâche habituelle et le labeur incessant que nous connaissons. Sa santé, sans être aussi robuste qu'autrefois, était pourtant bonne ; mais, depuis ses voyages en Algérie, le sang lui montait plus facilement à la tête ; l'âge pesait aussi sur ses forces. A la rentrée d'octobre 1925 il était encore à son poste, apparemment aussi bien portant que d'habitude ; les vacances de Noël arrivèrent, et avec elles le souci des correspondances du nouvel an. Le mercredi, 30 décembre 1925, vers 5 heures du soir, il se rend

au bureau de poste, comme il le faisait d'habitude, pour expédier un colis d'imprimés ; il met sa correspondance à la boîte et se présente au guichet. A peine y est-il, qu'il s'affaisse ; on se précipite, car évidemment il se trouve mal ; on appelle le médecin-major, on avertit le supérieur du Collège ; celui-ci arrive en hâte et donne à tout hasard l'absolution ; le médecin constate la mort consécutive à une congestion cérébrale.

Le 2 janvier suivant, ses funérailles eurent lieu en l'église paroissiale de Bitche ; Mgr l'Evêque de Metz y était représenté par le chanoine Erman ; il y avait plus de cent ecclésiastiques présents ; M. Stuhl, sénateur de la Moselle, le maire et le Conseil municipal de Bitche, et une foule considérable. Le corps, porté par les sapeurs-pompiers, fut déposé au cimetière de la paroisse. Depuis lors, un monument digne du prêtre et du savant a été élevé sur la tombe, par souscription de ses anciens élèves et amis ; la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle a tenu à y contribuer.

Et maintenant, si l'on veut juger de l'œuvre du savant, que l'on parcoure la Bibliographie qui suit ; nous l'avons demandée à son ancien élève M. Nominé, maire de Sarreguemines, conseiller général, député de la Moselle, notre collègue, qui s'est chargé d'inventorier les papiers et les travaux de son ancien maître et ami ; elle est donc aussi complète que possible ; et l'on restera certainement étonné d'une production si considérable.

Pour nous, nous avons puisé les éléments de cette biographie dans l'*Ordo* du diocèse, les *palmarès* du Petit Séminaire, les publications et les registres de notre Société et de l'Académie de Metz, les publications (Annuaire, puis Bulletin de l'Œuvre de reconstruction) du Collège de Bitche, plus particulièrement le bulletin n° 8, contenant une biographie, et une appréciation de l'œuvre du savant par M. Nominé ; enfin dans la correspondance que le défunt eut avec nous.